Document generated on 05/16/2024 10:56 a.m.

24 images

# Nous, les monstres

Julien Fonfrède

Number 190, March 2019

La sériephilie : le futur du cinéma ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90769ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fonfrède, J. (2019). Nous, les monstres. *24 images*, (190), 50–51.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Nous, les monstres

PAR JULIEN FONFRÈDE

↑ **The Walking Dead** (2010- )

La vie pèse ? La déprime s'installe ? Penser le futur n'est plus si rassurant ? Peut-être regardez-vous un peu trop de séries américaines, de ce temps-ci. Clairement, les tendances se sont alourdies. Les histoires sont devenues plus sombres. Les héros et héroïnes s'y font violenter comme jamais auparavant. Nos sociétés confrontent l'éventualité de leur propre extinction. Survivre aux dangers qui se multiplient tient dorénavant d'une terrible fatalité. De *Game of Thrones* à *The Leftovers*, en passant par *Handmaid's Tale*, *Westworld*, *Twin Peaks: the Return* ou le phénomène culturel *The Walking Dead*, la violence et la mort sont partout et, pour les protagonistes de ces drames, il est dorénavant bien difficile d'être du bon côté des choses.

C'est dans ce contexte que nombre de valeurs morales (auparavant sacrées à la télévision américaine) ont récemment volé en éclats. Ces valeurs (justice, famille, bonheur, liberté, etc.) sont certes toujours là, mais ce qu'il en coute pour les protéger complexifie dorénavant la donne. Faire le pire pour chercher le meilleur, faire le mal pour trouver le bien : les héros ne sont décidément plus ce qu'ils étaient. Tout a basculé dans *The Sopranos* (1999-2007), par l'entremise d'un père de famille qui révélait alors, avec une

évidence implacable, l'aspect dysfonctionnel et sociopathe d'une famille américaine type (bien que rattachée à la mafia italienne new-yorkaise). Dans la série, Tony Soprano passe de père de famille et bosseur zélé à véritable monstre. De l'autre côté de l'écran, le spectateur ne cesse dès lors de confronter et réajuster ses propres jugements. Avec *The Sopranos*, c'est la psychanalyse d'une société qui se met en place. Un monde occidental capitaliste confronté au mal qu'il fait. Un terrible machiavélisme qui n'a même plus besoin de se justifier au regard du monde pourri dont il émane.

Depuis cette série phare, les monstres humains se sont décomplexés. Failles héroïques et violences dérangeantes ont déboulé de partout. Walter White, le protagoniste de *Breaking Bad* (2008-2013), fait partie de ces nouvelles icônes du petit écran : un père de famille qu'un cancer « force » à un parcours criminel pour empêcher sa famille de crouler sous les dettes. Dexter Morgan dans *Dexter* (2006-2013) en est un autre exemple : un policier tueur en série, spécialiste dans l'analyse des traces de sang, gère ses pulsions homicides en s'attaquant aux méchants de ce monde. Citons aussi Jack Bauer, agent du FBI pour la série *24* (2001-2010) qui, dans des situations particulièrement extrêmes, réussit à justifier la torture de façon fort pragmatique. Mais si depuis un certain temps les séries dramatiques américaines (voir *Better Call Saul*, *Banshee*, *Mindhunter*, *Homeland*, *House of Cards*, *Deadwood*, entre autres) sont contaminées par les zones grises de la morale, il en est une qui cristallise toutes ces fascinations angoissées pour le mal. Dans *The Walking Dead* (2010- ) et sa série jumelle *Fear the Walking Dead* (2015- ), l'apocalypse a eu lieu, prenant la forme d'une invasion de zombies, et les individus survivent en groupes. Se constituent ainsi des sociétés fermées où la paranoïa est constante puisque, nul ne l'ignore, l'homme restera toujours la plus dangereuse et destructrice des créatures. Ici, reconstruire une société juste et protectrice passe par des choix moraux radicaux et parfois monstrueux, comme l'élimination d'individus qui mettent (ou pourraient mettre) le groupe en péril, qu'ils soient ennemis ou amis, adultes ou… enfants. Dans cette série, la fin justifie encore une fois les moyens. Surtout quand rien ne fait plus de sens alentour. Quand il y a la possibilité de faire table rase et de tout recommencer en mieux.

Accepter le Mal comme faisant partie de soi, voilà un formidable exutoire télévisuel. Lâcher les monstres (nous) répond clairement, ces derniers temps, à un besoin. On se retrouve là face à l'évolution logique de nouvelles fictions qui réussissent particulièrement bien à capturer l'attention d'un auditoire coincé plus que jamais entre, d'un côté, le politiquement correct et l'obligation d'être dorénavant irréprochable et de l'autre, l'acceptation voulant que l'homme soit son propre et pire ennemi. Qu'on en juge : douze ans pour éventuellement sauver la planète, le terrorisme, les migrations massives, Donald Trump et le nouvel équilibre politique mondial, la disparition de 60 % des espèces sauvages et, bientôt, la fin de toute vie marine, les catastrophes climatiques, les démocraties en danger, la surpopulation, les famines à venir, bref, la sixième extinction, la nôtre… Assurément, il y a là de quoi déprimer. Alors, bienvenue dans la nouvelle télé ! Un soleil noir en séries où l'échec est roi, ou tout simplement un monde à notre image : anxiogène et suicidaire ?